hermétiques retenus comme « prières » ne me paraissent pas vraiment typiques du culte égyptien traditionnel, ni même du culte gréco-égyptien de l'époque romaine. On aimerait savoir aussi ce qui autorise M. Totti à dire que le texte de serment (p. 19, nº 8) était prononcé « *von jedem Isismysten* ». Il est vrai qu'elle nous promet un second volume « *mit Anmerkungen* ». On regrette que tous les textes ne soient pas traduits. Mais, telle quelle, cette utile anthologie devrait ouvrir ou élargir les perspectives.

Robert Turcan.

Archéologie, histoire de l'Art.

Sabina Brodbeck-Jucker, *Mykenische Funde von Kephallenia im archäologischen Museum Neuchâtel* (= *Archaeologica*, 42) : Rome, G. Bretschneider, 1986, 140 pages, 30 planches.

La petite série décrite ici provient d'une nécropole de Mazarakata : il s'agit donc d'un ensemble à peu près clos, rapporté lors de l'occupation anglaise de l'île. Chronologiquement, il appartient à l'Helladique récent III. Après une introduction substantielle, où elle reprend en particulier des problèmes de technologie et d'histoire de l'art en contribuant à affiner la chronologie de Furumark, l'auteur décrit de façon concise mais suffisante céramiques et bijoux, illustrant chaque objet d'un dessin et d'une photo. Au total, malgré l'intérêt limité de la série par comparaison avec les collections des musées grecs, ce travail universitaire agréablement édité constitue un bon exemple de ce que les contributions muséographiques peuvent apporter à l'histoire de l'art.

Richard Adam.

Felice Gino Lo Porto. *La collezione cipriota del Museo di Antichità di Torino* (*Archaeologica* 64) : Rome, G. Bretschneider, 1986, 239 pages, 70 planches hors texte.

Les 550 objets cypriotes que possède le Musée de Turin ne sont qu'une minime partie des découvertes effectuées au XIXe siècle par deux personnages pittoresques, les frères Palma Di Cesnola ; l'aîné, officier général aux États-Unis, fut désigné comme consul américain à Chypre en 1865, époque où le personnel diplomatique avait pour principale distraction de financer des fouilles privées au mépris des autorités turques ; lorsque celles-ci interdiront au consul américain d'exporter une partie de ses découvertes, il pourra transgresser le firman et les exporter en tant que consul de Russie : il occupait aussi cette fonction. C'est dire que le pays natal n'a guère vu revenir de matériel, l'essentiel ayant été partagé entre le Metropolitan Museum, l'Hermitage, le Louvre, et plusieurs ventes. Bien entendu également, les notices archéologiques sont des plus succinctes, les provenances mentionnant en général seulement le nom du site. Ce qui a incité l'auteur à reprendre, après de nombreuses années passées en Italie du Sud, un travail entrepris dès 1950, est l'avancement des études cypriotes, dont il dresse un tableau précis en introduction à son catalogue, et qui lui permettent précisément

d'ordonner celui-ci selon un plan chrono-typologique rigoureux. Ainsi met-il à la disposition des chercheurs un matériel certes peu original mais en grande partie inédit, avec des notices de longueur adaptée à l'intérêt de l'objet et une illustration qu'on pourrait qualifier de sommaire (pas de coupes des vases, une seule vue frontale pour presque toutes les statuettes), n'était l'énormité de la collection.

Richard ADAM.

Lea CIMINO, *La collezione Mieli nel museo archeologico di Siena* (= *Archaeologica*, 48) : Rome, G. Bretschneider, 1986, un volume in-8°, 274 pages, 130 planches.

La collection présentée ici provient pour l'essentiel des fouilles ordonnées à Castelluccio di Pienza par MIELI, propriétaire du château et de nombreuses terres ; les découvertes en grottes et sur sites d'habitat sont marginales ; l'essentiel provient de contextes funéraires : « Le ricerche del Mieli, come è testimoniato dal Gamurrini, portarono alla luce una grande quantità di tombe, dalle quali furono estratti i materiali senza tener conto dei contesti tombali » (p. 7) ; l'auteur est donc confrontée à l'habituel problème des mobiliers « decontestualizzati », pour reprendre le terme de M. CRISTOFANI, mais avec trois circonstances aggravantes : la collection est importante, près de 700 pièces, d'où des notices très sèches ; l'ensemble est banal, hormis quelques objets de belle qualité dont le brasero archaïque qui orne la jaquette ; enfin la chronologie est étendue, puisqu'à côté d'une majorité d'objets archaïques et subarchaïques (430) on trouve un lot important de découvertes hellénistiques (200). L'auteur a choisi un classement chronologique et, à l'intérieur des époques, typologique (céramiques d'importation, locales, bucchero, etc.) ; cela lui permet de souligner à plusieurs reprises (p. ex. p. 46, 57) l'originalité artistique de la région clusienne, mais sans en tirer une synthèse systématique comme l'avait fait jadis R. BIANCHI-BANDINELLI dans son *Clusium* des *Mon. Lincei* de 1924, après avoir l'année précédente publié, mais en quinze pages seulement, la même collection. L'intérêt essentiel du présent ouvrage est donc de la reprendre en détail et d'illustrer les deux tiers des objets ; malheureusement Bretschneider a renouvelé au détriment de Lea CIMINO la mauvaise plaisanterie dont avait été victime Gabriele FOERST dans le tome 7 de la collection (les cistes prénestines) : beaucoup de photos sont très floues, à cause essentiellement d'une trame trop grande ; avec les plages brillantes, ce défaut rend illisibles, en particulier, les buccheri estampés ; c'est sur l'épaisseur du papier, non sur la qualité de l'illustration, que l'éditeur devrait réaliser des économies.

Richard ADAM.

Monika BOOSEN, *Etruskische Mischmeerwesen : Untersuchungen zu Typologie und Bedeutung* (= *Archaeologica*, 59) : Rome, G. Bretschneider, 1986, v et 267 pages, 30 planches hors-texte.

Voici quelques lustres que nul ne s'était intéressé, sinon de manière occasionnelle, aux monstres marins étrusques ; l'auteur se propose de rénover

la problématique traditionnelle, celle des HERBIG, BRUNN, GERHARD, KÖRTE (reprise, parfois avec raison, par DOHRN, CAMPOREALE, « ULISSE » ...), qui limite l'iconographie étrusque à un mauvais *digest* de mythes grecs : « Abweichungen oder Unstimmigkeiten wurden meist mit einem Unverständnis für griechische Mythen oder der Unfähigkeit etruskischer Künstler zur detailgetreuen Wiedergabe dieser Themen erklärt » (p. 2). Admirable intention, mais hélas ! l'illustration remonte trop souvent à ces illustres ancêtres ou aux *Mon. Istituto*, même quand Mme G. BORDENACCHE BATTAGLIA, pour les cistes, ou Mme F.-H. PAIRAULT-MASSA, pour les urnes, ont publié les mêmes objets photographiquement ; d'une manière générale, d'ailleurs, le lecteur se trouve bien en peine pour contrôler les descriptions : 46 objets illustrés pour 420 étudiés, c'est vraiment très peu, surtout dans une collection habituellement prodigue de planches photographiques. La bibliographie est souvent chenue : nous n'avons pas remarqué les noms de Mme D. REBUFFAT-EMMANUEL (miroirs), J. HEURGON (tombe des Reliefs), ni de bien d'autres modernes ; l'absence d'E. BUSCHOR (*Meermänner*, Münich, 1942) est d'autant plus remarquable qu'il avait traité une partie du sujet. Il existe aussi des manques dans le catalogue : par exemple, le miroir Metropolitan Museum 26.60.63 est omis, alors que son génie de vignette est le prototype de British Museum 635 qui est, lui, catalogué (p. 100 sq.), avec d'ailleurs une énorme erreur de chronologie (voir BEAZLEY, *The World of the Etruscan Mirror*, dans *J. H. S.*, 69, 1949, p. 8, et nos *Recherches sur les miroirs prénestins*, I, Paris, 1980, p. 19) et sans son numéro dans le catalogue de WALTERS ; s'ajoute une ambiguïté sur l'identification de ce sous-type barbu et cornu avec Achéloos (p. 111) : celui-ci étant si l'on peut dire un génie d'eau douce, ce sont les deux miroirs qui devraient être éliminés. Quatrième grave défaut, la dissection du corpus en innombrables types et sous-types, qui ne facilite pas la consultation, empêche aussi l'auteur de développer son raisonnement.

En effet, M. BOOSEN a fort correctement souligné le lien des monstres marins avec l'outre-tombe : Scylla, qui présente avec Vanth et Charun (sans compter les Lases, qui ne sont pas mentionnées) des traits communs comme les flambeaux ou le maillet, appartient bien à l'idéologie funéraire étrusque, qu'elle soit psychopompe ou symbole d'immortalité (p. 62 sq.) ; même ordre symbolique pour les tritons et sirènes, hippocampes et dragons ; sans qu'il fût nécessaire d'appeler à l'aide les *biformes Scyllae* de Virgile, qui n'est pas, quoi qu'on en ait dit, un poète étrusque, ni tous les mythographes grecs, pareille assimilation découle entre autres du fait que le grand développement de ce répertoire est contemporain de celui des divinités funéraires. Mais est-il sûr que ceci ne vaille que pour les sous-types représentés sur les urnes, sarcaphages et stèles? On pourrait citer maint exemple de miroirs et cistes dont les gravures se rattachent à l'*Unterwelt* : le dragon, chthonien par excellence, de Bruxelles 1279 ; le massacre des prisonniers troyens, sur la ciste Révil comme dans la tombe François ; les Lases, éventuellement les Dioscures, et l'Hercule dont Jean BAYET a montré l'aspect souvent funéraire ; qui plus est, le miroir déjà cité British Museum 635 ne

nous semble pas pouvoir recevoir la moindre interprétation mythologique (personne ne s'y est essayé, sauf M. Boosen, p. 124, mais sans donner de noms) : la scène de médaillon montre une femme couronnée, manifestement âgée, que deux jeunes gens tiennent par les épaules, dans un paysage rocheux ; la composition est sans doute dérivée de la poignée de la ciste Ficoroni, mais sans l'aspect joyeux que confèrent à celle-ci les deux satyres ithyphalliques : au contraire, le graveur a rendu une expression de tristesse profonde, comme le peintre de la tombe Golini II, et il nous paraît très possible que le personnage central soit une mère défunte se séparant de ses fils au seuil de l'*Unterwelt* ; le triton-Achéloos prend ainsi tout son sens funéraire ; quant à un lien spécifique des miroirs, comme objets, avec les pratiques funèbres, il est bien établi par une nombreuse série de miroirs ronds à manche massif, d'Étrurie centrale, qui ont été pourvus au droit, à froid, de l'inscription *suthina*. Donc, le domaine des monstres marins à rôle funéraire est probablement bien plus étendu que ne le pense l'auteur, et la part de la mythologie (attestée surtout sur les exemplaires anciens) plus réduite ; il est regrettable que l'ancienneté des fouilles de la Colombella ne nous permette pas de savoir si, comme à Capoue, des cistes ont pu être utilisées comme urnes cinéraires.

Mais un autre élément, qui n'est pas étudié par l'auteur (sauf p. 130, à propos d'une stèle felsinienne), amène à nuancer le propos : il s'agit des aspects techniques d'une fabrication en série. En effet, dérivant de modèles grecs qu'elle analyse correctement pour ceux qui concernent son sujet, les combats mythologiques, Amazonomachies, Centauromachies, Gigantomachies, déferlent au IV^e^ siècle sur des productions étrusques pour lesquelles ils constituent une illustration facile à situer dans les cadres proposés : rectangle allongé d'un long côté de sarcophage, anneau d'un couvercle de ciste (dans la plupart des cas, les deux ou plusieurs monstres marins sont ainsi disposés que la poignée ne puisse les masquer ; un champ circulaire dont le centre ne serait pas évidé, comme celui d'un miroir, se prêterait moins à ce type de décor). C'est ce caractère purement ornemental qui nous paraît prédominer sur les cistes. Les mêmes représentations, sur sarcophages et urnes produits en série, relèvent-elles au contraire d'un symbolisme funéraire? On serait conduit à en douter par les considérations qui précèdent, si une nouvelle distinction ne s'imposait : les objets du monde funéraire que nous venons d'évoquer appartiennent à la civilisation étrusque, les cistes relèvent d'une branche artistique de brève durée, localisée dans le Latium si ce n'est dans la seule ville de Préneste. Elles n'auraient pas dû, comme telles, figurer dans le catalogue, ou bien il aurait fallu préciser que l'enquête débordait du cadre étrusque ; ce mélange n'invalide pas la majorité des conclusions de M. Boosen, mais il est regrettable qu'une donnée aussi fondamentale que le particularisme latin dans ce cas précis n'apparaisse pas.

Richard Adam.

Stefano Bruni, *I lastroni a scala* (*Materiali del museo archeologico nazionale di Tarquinia* 9 = *Archaeologica*, 65) : Rome, G. Bretschneider, 1986, xi-127 pages, 45 planches photographiques hors-texte.

Les visiteurs du palais Vitelleschi s'interrogent souvent sur la fonction de ces plaques de pierre épaisses disposées pour la plupart en oblique dans la cour, qui comportent, entre des casiers ornés de sphinx, centaures, monstres divers, guerriers, sacrificateurs et femmes en gésine, de profondes mais étroites marches, groupées par deux ou trois ; H. Harrel-Courtes par exemple, dans son *Italie des Étrusques* (Albin Michel, 1960), p. 73, traduit cet étonnement en résumant les diverses hypothèses émises par les spécialistes : dalles de fermeture, de plafond, de couverture des *dromoi*, voire tout simplement d'escaliers. Bruni, p. 4-9, ne tranche pas, estimant que les marches ont un rôle purement ornemental. Un peu de cohérence (E. Pariberi, dans une préface au ton provocant, attribue leur profondeur à la dureté du calcaire, tandis que l'auteur mentionne p. 2, n. 4, que le matériel normalement utilisé est le nenfro) et des considérations techniques permettraient pourtant de conforter la *communis opinio* qui fut déjà celle de Micali : ce sont des portes, et les entailles en forme de marches sont des mortaises destinées à l'étayage, rien de plus ; qu'occasionnellement on trouve une telle plaque réutilisée pour un plafond confirme la fonction technique des « marches ».

Sans s'attarder sur ce problème, l'auteur passe au catalogue, où il inclut des plaques de décor analogue, mais dépourvues de ce trait caractéristique des marches. Il constitue ainsi un ensemble de soixante-huit objets et dix-huit fragments, qu'il divise en trois groupes selon leur organisation (les marches ayant selon lui un rôle décoratif, leur présence ou leur absence, leurs rapports avec les bandeaux et les métopes, seront le critère de base, indépendamment du style qui, il est vrai, est assez uniforme). Au cours du catalogue, il confronte le répertoire à celui d'autres catégories de matériel de l'orientalisant tardif, privilégiant les *dolia* et mortiers cérétains à lèvre décorée à la molette à casiers : de fait, les rapprochements entre ces deux productions contemporaines et étroitement localisées s'imposent, et une étude comparée serait enrichissante. En conclusion (p. 110-111), considérant les implications idéologiques des thèmes figurés, il note leur appartenance à l'iconographie préférée des groupes aristocratiques (banquet, chasse), avec une tendance à introduire l'idée d'héroïsation posthume (Ajax).

Il retrace enfin l'enrichissement progressif de l'iconographie et de la mythologie représentées sur cette série, mais dans la perspective, nous semble-t-il, d'une chronologie beaucoup trop longue (130 ans : p. 112). Certes, l'existence inhabituelle d'un contexte funéraire (mais dans une relation peu sûre) pour la plaque II b 1 donne quelques précisions, mais il faudrait aussi tenir compte de la grande homogénéité du matériel, de son caractère étroitement local et de sa faible quantité (qui ne résulte pas des pillages, car les plaques sont lourdes et peu spectaculaires, ni tellement des réemplois, compte tenu de la distance entre la ville et la nécropole de Monterozzi) : notre opinion serait plutôt que toute la série a répondu à une mode, comportant sans

doute un aspect archaïsant, et n'a pas duré plus de deux générations ; nous proposerions volontiers une fourchette 610-560 plutôt que 650-520. Mais, indépendamment de cette divergence d'opinions, retenons surtout le travail exhaustif, précis, très documenté, ouvert à plusieurs axes de recherche, qu'a accompli Bruni sur un matériel difficile à manipuler et peu enthousiasmant.

Richard Adam.

Filippo Coarelli, *Il Foro romano. Periodo repubblicano e augusteo*, Rome, Quasar 1985, 351 pages in-8°, 91 illustrations.

Cet ouvrage est le second et dernier volume consacré par F. Coarelli au Forum romain, dont le premier, concernant la période archaïque, avait paru en 1983 (cf. *R. É. L.* 61, 1983, p. 445 sq.). Débarrassé des excès de langage qui, parfois, encombraient celui-ci, il a à peu près la même longueur, le même nombre d'excellentes illustrations, la même approche scientifique. En particulier, l'utilisation des sources littéraires, leur discussion et leur confrontation avec les vestiges connus sont remarquables ainsi que la connaissance des résultats acquis et hypothèses émises par les chercheurs antérieurs. La bibliographie, pourtant « limitata al minimo » comporte quelque trois cent cinquante titres.

L'auteur, ayant défini ses positions et sa méthode dans le premier volume, n'y revient plus dans celui-ci. Dans une courte *Premessa*, il se borne à justifier les limites chronologiques de son étude et à préciser que « qui si mira solo ad esporre i risultati di una riflessione personale con quel minimo di apparato critico che è sembrato indispensabile a consolidarne l'organismo ». Si bien des vues de l'auteur lui sont incontestablement personnelles, il fait preuve ici d'une excessive modestie quant à l'apparat critique qui reflète assez fidèlement une érudition étendue.

L'exposé comprend trois parties. La première étudie *Il Comizio e la zona adiacente durante la media e la tarda repubblica* ; la seconde concerne *Il Foro tra la media e la tarda repubblica* ; la troisième s'intitule *Il Foro tra Cesare e Augusto*. Les problèmes de chronologie, très délicats, sont traités cas par cas, à l'intérieur d'un cadre général qui, pour le *Comitium*, comprend la période qui s'étend entre la première moitié du v^e^ siècle et l'époque de Sulla. On ne saurait suivre pas à pas la marche de l'auteur qui traite successivement d'une vingtaine de monuments ou séries de monuments et de leurs transformations successives, tant à l'époque républicaine qu'à celle de César ou d'Auguste.

Pour le *Comitium* et la zone voisine, le point de repère le plus important est constitué par la transformation de l'édifice qui de carré, devient circulaire et qui correspond au passage de la quatrième à la cinquième phase du *pavimento* de la zone. L'auteur montre qu'il faut voir là l'influence des *ekklesiasteria* de Grande Grèce et de Sicile. La transformation, datée de 263-252, paraît cependant bien tardive par rapport aux modèles grecs. Elle s'accompagne d'une réorientation.

Sont ensuite examinés et discutés, toujours à la lumière des textes litté-

raires ou épigraphiques, les divers vestiges que les fouilles ont mis au jour, souvent dans un état de conservation déplorable. Outre le *Comitium*, on retiendra l'étude du complexe formé par le *saxum Tarpeium*, le *Carcer*, le *Tullianum*, les *Lautumiae* et les *scalae Gemoniae* ; celles des grands travaux effectués entre la fin du IIIe siècle et le milieu du second ; celle des transformations de César et de l'activité d'Auguste.

Comme son préfécesseur, ce livre ne se lira guère de façon continue ; F. Coarelli se défend à juste titre d'avoir voulu faire un manuel. Ce sera donc un ouvrage de consultation et surtout — selon le vœu de l'auteur — un point de départ pour de nouvelles discussions et de nouvelles recherches.

Alain Hus.

James C. Anderson Jr., *The Historical Topography of the Imperial Fora* (collection *Latomus*, vol. 182) : Bruxelles, 1984, 200 pages, XXX planches.

Les forums impériaux sont à la mode, surtout depuis que la Surintendance archéologique de Rome a formé le projet en 1978 d'en étendre les fouilles et d'en assurer une meilleure protection (voir en particulier le catalogue de l'exposition *Archéologie et projet urbain*, Rome, 1985), mais aussi grâce à d'heureuses initiatives plus immédiates, comme celle prise en commun par la Surintendance archéologique de Rome, l'Académie de France, l'École française de Rome et l'École des Beaux-Arts de présenter au public et de publier les relevés exécutés de la fin du XVIIIe siècle au début du XXe par des architectes français (voir le catalogue *Roma Antiqua*, Rome-Paris, 1985). L'ouvrage de J. C. Anderson Jr. participe de ce regain d'intérêt pour le centre monumental de la ville. Une longue introduction examine les espaces urbains concernés, avant leur transformation en forums monumentaux (en particulier la zone du *comitium* et de la Curie, et celle du *Macellum*). Les cinq chapitres examinent dans l'ordre chronologique de leur apparition chacune de ces places, en commençant par le prototype du genre, le *Forum Iulium*, qui a servi à la fois de modèle pour les autres, de transition avec le vieux *forum Romanum*, dont il modifie une des zones essentielles, celle du *comitium*, et qui définit les axes orthogonaux sur lesquels les forums successifs viendront s'aligner. L'intérêt de cet ouvrage tient surtout à la volonté d'envisager le développement chronologique de ces ensembles, en particulier dans l'histoire propre de chacun d'eux jusqu'à la fin de l'Antiquité. On peut toutefois regretter une certaine étroitesse de la perspective historique (par exemple, le complexe pompéien du Champ de Mars n'est pas cité, alors qu'il constitue un évident précédent, immédiatement antérieur à la décision prise par César de construire son propre forum : certes, une allusion y est faite p. 109, mais à propos d'une judicieuse remarque de F. Coarelli sur l'emplacement et la forme du *Templum Pacis* de Vespasien). De plus, certains débats sur les sujets les plus délicats manifestent un parti pris assez éloigné de ce que devrait être une véritable démonstration : ainsi pour tout ce qui concerne la *Curia Iulia* (p. 50-51) et le sanctuaire de *Ianus Geminus* (p. 136-137), où l'auteur suit sans réserve les discutables hypothèses de L. Richardson (dans *Rom. Mitt.*, 85, 1978, p. 359-365). Même

en faisant la part de l'hypothèse, les analyses récentes de F. Coarelli sur le sujet paraissent bien plus convaincantes (*Il Foro Romano*, II, Rome, 1985, p. 132, n. 36 et surtout p. 307-308, avec le compte rendu de P. Gros dans *Gnomon*, 58, 1986, p. 58-64), en particulier sur la disposition symétrique par rapport à la *basilica Aemilia* du sanctuaire de Janus et du *Tetrapylon* consacré à la « victoire » parthique. En ce qui concerne le *Forum Augustum*, il convient de relever l'hypothèse séduisante sur l'absence de couverture des hémicycles (p. 76-77), due à une judicieuse relecture d'Ovide, et confirmée par les récents relevés d'H. Bauer qui paraîtront dans les Actes du colloque *Roma Vrbs : espace urbain et histoire* (École française de Rome, mai 1985). Mais on s'étonne de l'absence totale de l'ouvrage de P. Gros *Aurea Templa. Recherches sur l'architecture religieuse de Rome à l'époque d'Auguste* (*B. É. F. A. R.*, 231), Rome, 1976, aussi bien dans la « selected bibliography » (qui ne comprend que deux titres en français), que dans le corps de l'ouvrage. Et le fait de citer cette étrange lacune me dispense de bien des commentaires sur un ouvrage qui laisse une telle place à l'arbitraire dans les choix qu'il opère, ce qui ne dispense pas le lecteur de choisir à son tour dans cette hasardeuse synthèse des références ou des hypothèses propres à alimenter sa propre réflexion sur un aussi beau et vaste sujet.

Gilles Sauron.

Wolfgang Schurmann, *Typologie und Bedeutung der stadtrömischen Minerva-Kultbilder* (Supplementi alla Rivista di Archeologia, 2) : Rome, G. Bretschneider, 1985, 163 pages, 16 planches.

Cet ouvrage, dont l'auteur signale modestement, sur un feuillet volant, que le titre devait être précédé des mots *Untersuchungen zu...* (équivalent, à tous égards, de notre *Recherches sur...*) reproduit, en 90 pages de corps de texte et 50 pages de références à une bibliographie arrêtée en 1980 et d'illustrations, une dissertation de l'Université de Bonn.

Le souci de l'étude est double : étudier diverses formes sous lesquelles se présente l'image de Minerve, et tenter de les rattacher à des cultes romains de la déesse. C'est donc à juste titre qu'un premier chapitre : *Les temples de Minerve à Rome*, fait le point, avec la mesure que justifie l'état de la documentation, sur les caractéristiques des différents sanctuaires et ce qu'on peut conjecturer de leurs statues cultuelles. Étant donné le point de vue de l'auteur, on peut regretter le parti qu'il a pris d'exclure de son enquête les sanctuaires de la triade capitoline, en invoquant (p. 4) l'existence d'une recherche parallèle de B. Krause.

W. Schurmann a ensuite classé la très riche iconographie qu'il a rassemblée sous cinq chefs : types « Palladium », « Ergané », « Aventin », « Promachos archaïstique », « Chalcidica », à chacun desquels il a consacré un chapitre. Le traitement différent des cas reflète la différence des questions. Il n'y a pas un type unique du Palladium ou de l'Ergané, et l'auteur se contente de proposer pour rendre compte de certaines similitudes des interprétations fondées sur la fréquence du retour des mêmes situations : utilisation des thèmes palladiens, dans et hors leur contexte légendaire, par une

propagande alexandrine, ptolémaïque puis impériale ; représentations de scènes de la vie artisanale sur des monuments du culte public ou privé. Particulièrement digne de remarque est la véritable exhumation (p. 59-60) des collections du Musée de Dresde d'un torse qui fournit le premier parallèle relevé à la pose de la Minerve du célèbre autel des « fabri tignarii ».

Unique est, en revanche, l'image que W. SCHURMANN assigne aux trois autres types, en accord avec les concordances multiples relevées dans les monuments qu'il rattache à chacun d'eux. La proposition de F. CASTAGNOLI pour *Minerua Chalcidica*, émise voici près d'un quart de siècle, est reprise, étayée par une nouvelle argumentation, où prend tout son poids une interprétation renouvelée, amorcée dans le premier chapitre, des indications topographiques du sarcophage des Haterii (p. 77-78). Par ailleurs, la part originale de l'auteur est prédominante dans les chapitres qui retrouvent, de manière convaincante, un visage et une postérité à la Minerve de l'Aventin, et à l'Athéna Alkidémos de Pella dont la présence, en original ou en reproduction, paraît indéniable à Rome à partir de Claude, et qui a donné naissance à un type défini comme celui de la Minerve « Promachos archaïstique ».

En signalant la clarté et l'ordre méritoires avec lesquels sont présentés dans les notes un corpus imposant de documents, dont les illustrations donnent un choix heureux, et une masse foisonnante de références, on achèvera de rendre justice à un ouvrage utile, qui ouvre la voie à des recherches plus étendues.

Jean-Louis GIRARD.

Heidi HÄNLEIN-SCHÄFER, *Veneratio Augusti. Eine Studie zu den Tempeln des ersten römischen Kaisers* (= *Archaeologica*, 39) : Rome, G. Bretschneider, 1985, 304 pages in-8°, 70 planches hors texte.

Le texte de cette opportune et consistante monographie correspond approximativement à celui d'une « dissertation » soutenue à l'Université d'Heidelberg en 1982. Dans la préface, T. HÖLSCHER souligne justement que, si les sources littéraires ou épigraphiques concernant le culte impérial ont été abondamment exploitées, commentées et controversées, en revanche les témoignages archéologiques n'ont pas fait l'objet d'une étude globale et systématique. L'auteur nous offre ici les résultats d'une enquête exhaustive sur les sanctuaires érigés en l'honneur d'Auguste seul ou de Rome et d'Auguste (ce que le titre devrait préciser).

Le précieux corpus de soixante-six sites connus (avec toute la documentation textuelle, architecturale, iconographique et notamment numismatique, assortie d'une bibliographie à jour et d'une discussion des données, des hypothèses et des publications récentes) est précédé de dix chapitres qui font le point de plusieurs questions et tirent, en somme, les conclusions de cette recherche en ouvrant certaines perspectives utiles à l'historien.

1) *Terminologie*, avec relevé de toutes les mentions connues des sites consacrés à Auguste (et souvent à Rome). Alors que *templum* peut équivaloir à *aedes* tout en gardant sa valeur originelle et plus précisément augurale

de lieu sacralisé, en grec *téménos* ne désigne jamais que l'aire cultuelle et *naos* le temple bâti ou tel local, telle chapelle abritant l'idole impériale. On trouve aussi *hérôon* (chez Dion Cassius). Contrairement à L. Gasperini, l'auteur montre que les *Caesarea* (*Kaisareia*) et les *Augustea* (*Sebasteia*) n'étaient pas respectivement consacrés à César et à Auguste, mais que les premiers désignent aussi normalement les temples d'Auguste.

2) *Chronologie.* En — 29, les sanctuaires de Nicomédie et de Pergame ouvrent la série des neuf sites connus comme consacrés au nom des provinces. Sur cinquante-six sanctuaires municipaux connus, trente-sept ont été inaugurés du vivant d'Auguste, le premier à Alexandrie en — 30. En Occident, le plus ancien qui nous soit attesté (et datable) est celui d'Arles (peu après — 27). Malgré ce qu'écrivait Dion Cassius, Auguste fut personnellement l'objet d'un culte en Italie avant sa mort : à Bénévent, avant — 15, et déjà en — 29 Virgile proclamait son vœu d'ériger à Mantoue un temple pour Octavien. Mais le Panthéon de Rome a-t-il été vraiment conçu comme un « temple » d'Auguste (p. 19)? Les sources ne sont pas unanimement explicites sur la fonction initiale de l'édifice !

3) *Emplacements.* Les sanctuaires du culte provincial occupent souvent une position élevée, parfois en liaison avec le centre urbain, mais plutôt à part. Leur territoire est de toute façon bien distinct. A noter que, dans *Apoc.*, 7, 2, le vers de Sénèque *duobus imminens fluviis iugum* désigne la colline de Fourvière, et non pas la Croix-Rousse (p. 25) ! Les sanctuaires municipaux donnent fréquemment sur le Forum et sont en position de prestige, qu'il s'agisse de leur implantation par rapport aux autres édifices, de leur hauteur ou du matériau employé (à Ostie, par exemple, le temple d'Auguste est la première en date des grandes constructions en marbre). A Terracine, qu'on l'identifie avec le *tempio maggiore* ou avec le « périptère », le temple d'Auguste avait une situation centrale, au cœur de la vie municipale. Dans les ports, il était généralement bien en vue pour les marins venant du large. L'inscription d'Érésos souligne expressément ce souci. Les monuments du culte impérial servaient de repères et symbolisaient la haute protection du souverain sur la navigation, ses « charismes » maritimes. Ce culte contribue à restructurer le paysage urbain.

4) *Comment se présentent les sanctuaires?* A Tarragone comme à la Croix-Rousse, le site est caractérisé par des terrasses, à Tarragone notamment où l'étagement est dominé par le temple pour aboutir en bas au cirque. Il est possible qu'à Narbonne le sanctuaire ait, comme à Lyon, avoisiné l'amphithéâtre. Les sanctuaires provinciaux sont en liaison avec des aires ou des édifices à spectacles pour les festivités solidaires du culte impérial. Mais aucun plan-type n'était inspiré par Rome. C'est encore plus vrai des sanctuaires municipaux. On ne vérifie pas, même en Orient, de modèle obligatoire des *Kaisareia* suivant le schème défini par Sjöqvist.

5) *L'architecture* des sanctuaires provinciaux procède en Orient même d'une typologie grecque, en Occident d'une typologie italique ; mais aucune directive commune et fixe n'accompagnait l'autorisation officielle d'ériger les temples. Quant aux autels, l'auteur compare à celui des Trois Gaules encadré

de colonnes nicéphores les Trophées de Marius, le monument de Bocchus et le denier de C. Coelius Caldus qui représenterait un « *Siegesaltar* » (?) entre deux trophées. Elle semble admettre que les monnaies dites « à l'autel de Lyon » nous montrent l'autel même, mais sans apporter rien de concluant sur l'aspect réel et particulier du monument. Dans les sanctuaires municipaux, on trouve même en Orient (et majoritairement) des temples de type italique. En Occident, ils le sont tous. Mais, dans le cas de la « Maison de Livie » (Vienne), l'auteur ne s'explique pas sur le mur en Π qui enveloppe l'arrière de la cella et qui n'a rien à voir en fait avec les temples de César et de Mars Ultor à Rome, cités en parallèle. On constate dans l'architecture quantité de variantes qui nous confirment l'inexistence d'un modèle imposé ou suggéré par l'autorité centrale. A propos des autels, celui de Tarragone que portent au revers les monnaies de frappe locale ne concernerait que le culte municipal et se situerait mieux, d'après H. HÄNLEIN-SCHÄFER, sur le forum républicain de la ville basse : ce qui ne convaincra pas tout le monde ; et de toute manière la comparaison de la façade du monument avec celle de « l'autel » érigé au Confluent me paraît bien hasardée : la haste et le bouclier ainsi que les *pulvini* du premier n'ont rien à voir avec ce que les monnaies nous montrent du second !...

6) *Décor* architectonique, ornemental et figuré. Sur soixante-six sanctuaires, dont quarante-sept peuvent être considérés comme des temples, on « connaît » le décor du fronton de onze édifices (soit un sur six...), et sur ces onze nous ne sommes informés que très indirectement de sept façades par les monnaies. En principe, Auguste figure au centre du tympan. On trouve aussi le *clipeus uirtutis* ou, comme à Ostie, la couronne civique. Sur les sesterces de Caligula l'auteur a raison d'identifier Auguste à la fois sur le tympan et au faîte du fronton (en quadrige). Elle affirme (p. 71) que sur les monnaies d'Ancyre le tympan porte un bouclier. Ce n'est vrai que d'une partie des revers : dans la pl. 45, les figures D-E nous laissent discerner l'aigle d'apothéose ; la figure H, un astre dans le croissant lunaire (symbole d'éternité) ; la figure K, une couronne. Dans le décor des frises, on relève des Victoires, des rinceaux d'acanthe, des motifs cultuels (trépieds, patères, bucranes à Mylasa). A Vienne, la frise est certes lisse, mais l'auteur devrait rappeler qu'en façade une couronne de chêne et, sur l'architrave, un aigle interrompaient la dédicace.

7) *Dedicatio.* Le chapitre est un peu rapide sur l'association de Rome à Auguste. D'une façon générale, les temples sont consacrés à Auguste seul dans le culte municipal et privé. A Ancyre, il est nommé avant Rome. Pour Langres, cf. C. JULLIAN (*Histoire de la Gaule*, IV, p. 89, n. 6), qui voulait corriger Cassiodore, *Chron. ad ann.* 745, et lire *Lugdunum* au lieu de *Lingonum*.

8) *Idoles cultuelles.* On n'en conserve aucun exemplaire assuré. Dans le culte provincial de Nicomédie et de Pergame (à en juger par les monnaies), Auguste figurait en dieu nicéphore ou couronné par Rome, mais non pas toujours en compagnie de Rome, et Rome ne figurait jamais seule. En ce

qui concerne les temples municipaux, le témoignage de Flavius Josèphe sur Césarée est significatif : les statues assises de Rome et d'Auguste procédaient l'une de la Héra de Polyclète à Argos, l'autre du Zeus de Phidias à Olympie. Héra tenant une grenade, je suppose que Rome devait tenir la sphère du monde. A Ostie, la déesse en Amazone met le pied sur un globe. Les cas d'assimilation cultuelle d'Auguste à Zeus (Aphrodisias, Mytilène, Karnak, Philae) corroborent l'intérêt du texte de Josèphe : la conformité au modèle phidien était évidemment intentionnelle.

9) *Dédicants*. En Orient, la construction des sanctuaires provinciaux relève d'une initiative collective du *concilium*, le plus souvent. En Occident, l'inspiration procède de la maison impériale. Le terrain appartient au conseil fédéral. Mais à Ancyre le propriétaire n'était rien de moins que le fils du dernier roi galate. En dehors de l'Italie, les informations touchant au culte municipal sont trop minces pour autoriser des inductions d'ordre global. Mais la plupart des sanctuaires sont financés par des notabilités locales qui exercent des fonctions dirigeantes.

10) *Architectes*. On ne connaît que ceux du *tempio maggiore* de Terracine et du monoptère de l'acropole d'Athènes : le premier par une inscription, le second sur la base (fragile) d'un enchaînement d'hypothèses sur un Diogène dont parle Pline l'Ancien à propos de la décoration sculpturale du Panthéon...

Un *excursus* sur les temples du « Divin Jules » et deux appendices sur les sanctuaires honorant la *gens Iulia* ou la *gens Augusta*, ainsi que sur les temples de la Fortune et de la Piété augustales, complètent cette étude consciencieuse et, dans l'ensemble, assez solide sur un aspect du sujet qui n'avait jamais été traité méthodiquement.

L'illustration est bonne, quoique inévitablement inégale et incomplète. Il eût fallu donner plusieurs variantes au moins des monnaies « à l'autel de Lyon » (mais elles auraient mis en doute l'identification de deux « Lares » sur la face antérieure du monument). Les plans ne sont pas tous explicites, n'étant pas légendés le plus souvent (on ne sait pas à quoi correspondent les chiffres, du fait que ces plans sont empruntés à des publications diverses), et l'orientation même n'en est pas toujours indiquée.

Robert TURCAN.

Archeologia laziale VII (Quaderni del Centro di studio per l'archeologia etrusco-italica, 11) : Rome, Consilio Nazionale delle Ricerche, 1985, 246 pages, nombreuses illustrations dans le texte.

Ce volume, plus riche encore que les précédents (*R. É. L.*, 61, 1983, p. 445, et 62, 1984, p. 538), ne contient cependant que la moitié du congrès tenu en décembre 1984 par les archéologues du Latium ; la seconde partie, qui concerne le Tibre et les voies fluviales, sera publiée dans le volume 12. En dépit des plaintes, désormais habituelles, sur les conditions matérielles de leur activité (p. 16), les fouilleurs latins arrivent à obtenir très vite des conclusions d'intérêt général sur leurs chantiers, malgré le retard attendu des interventions pluridisciplinaires (études de flore, de faune, etc.) qui se

pratiquent de plus en plus souvent. Cette approche pluridisciplinaire confère un intérêt particulier à certaines études, comme celle d'A. Guidi *et al.* sur Cures en Sabine, ou celle d'A. Bedini et L. Salvadei sur trois tombes latiales III/IV, avec d'intéressants aperçus sociologiques ; l'archéologie du paysage (G. Algreen-Ussing, T. Fischer-Hansen, sur Ficana et les salines) voisine avec les rapports sur des fouilles ponctuelles et des sauvetages, mais quelle que soit la méthodologie adoptée l'ensemble des articles est très documenté, bien illustré, et constitue une pré-publication plus que correcte ; même des notules plus classiques (p. ex. G. Colonna à propos d'une tête de divinité qu'il rattache au Lucus Ferentinae) présentent un immense intérêt.

Richard Adam.

Il Tevere e le altre vie d'acqua del Lazio antico (Quaderni del Centro di Studio per l'Archeologia Etrusco-Italica, 12) : Rome, Consiglio Nazionale delle Ricerche, 1986, 1 vol. in-4°, 229 pages.

Les années passant, les programmes de recherche du *Centro di Studi per l'Archeologia Etrusco-Italica* se font plus ambitieux. A preuve ce volume 12 auquel des articles centrés sur un même thème, celui du rôle de frontière, mais aussi de voie d'accès, joué par le Tibre et par ses affluents assure une unité et une homogénéité évidentes.

Si les communications préliminaires sont étroitement spécialisées (A. G. Segre, *Considerazioni sul Tevere e sull'Aniene nel quaternario* ; A Zarattini, *Strategie insediamentali nelle valli del Tevere e dell' Aniene dal paleolitico al neolitico* ; A. Guidi, *Strategie... dall'eneolitico alla prima età del ferro*), le lecteur se retrouvera sur un terrain plus familier avec les synthèses de S. Quilici Gigli (*Scali e traghetti sul Tevere in epoca arcaica*), G. Colonna (*Il Tevere e gli Etruschi*), G. Bartoloni (*I Latini e il Tevere*), P. Santoro (*I Sabini e il Tevere*). L'ouvrage s'achève sur une très utile enquête conduite par M. Cancellieri (*Le vie d'acqua dell'area pontina*) et sur un article de G. Pisani Sartorio, A. M. Colini et C. Buzzetti (*Portus Tiberinus*) qui, de manière probante, mettent en rapport plusieurs cultes du *Forum Boarium* avec la vocation fluviale et, qui plus est, maritime, de ce site. A quoi l'on ajoutera le mémoire de L. Quilici (*Il Tevere e l'Aniene come vie d'acqua a monte di Roma in età imperiale*, qui met en évidence l'ampleur de l'activité à laquelle le transport de matériaux de construction donnait lieu sur ces deux cours d'eau) et le texte d'une ultime communication intitulée *Il sistema fortificato Tiberino e le sue infrastrutture nel medioevo.*

Par sa première partie surtout, ce recueil est une contribution importante à l'histoire économique et culturelle du Latium et des zones qui lui étaient adjacentes. Quelques discordances perceptibles ça et là ne doivent pas faire oublier la richesse de l'ensemble dans lequel, par la netteté des perspectives que l'auteur y dessine, l'article de G. Colonna mérite la place d'honneur.

Jean-Claude Richard.

Raymond Chevallier, *Ostie antique, ville et port* (Collection « Le monde romain ») : Paris, Les Belles Lettres, 1986, 290 pages, 41 photographies, 39 figures et un plan hors texte.

Conçu pour le grand public, cet ouvrage, bourré de faits, de documents, de bibliographie, bien illustré, lui apprendra *beaucoup* ; mais dans un certain désordre... historique, malgré la logique du plan. Un premier chapitre est consacré aux *Sources* littéraires (grecques et romaines, mais aussi récits de voyageurs depuis la Renaissance). Le deuxième chapitre (*La géographie et l'histoire*) règle en trois pages l'histoire d'Ostie (que l'on retrouve heureusement ailleurs), avant de s'intéresser à l'histoire des fouilles et du musée. Le chapitre 3, le plus long, étudie *le cadre urbain et l'architecture* (p. 61-116), le chapitre 4, *les Ports, les trafics et la vie économique d'Ostie*, le chapitre 5, *les Habitants d'Ostie*. Enfin, sous le titre *Civilisation*, le dernier chapitre traite des *Beaux-Arts à Ostie* et des *Temples et des cultes*.

En dépit du titre « Ville et Port », de l'incitation tout à fait judicieuse (p. 105 sq.) qu'il se verra faite à visiter l'*Isola sacra*, de la mention des trouvailles et des résultats des fouilles concernant le Port de Claude à Fiumicino (p. 120 sq.), le lecteur non initié n'aura guère l'occasion de découvrir qu'à partir de Claude, Ostie et le *Portus* ont deux histoires qui vont progressivement en s'éloignant l'une de l'autre, au point que *Portus* détrônera un jour la Colonie. Au lecteur également de reconstituer à l'aide de développements dispersés l'évolution d'Ostie même, dans ses différents aspects, de l'époque de Sylla à celle des Sévères ou de Constantin. L'auteur connaît pourtant si bien les sites et la bibliographie qu'on aurait espéré de sa part mieux que le *Roman Ostia* de Meiggs ou que l'ouvrage de G. Hermansen (*Ostia, Aspects of Roman Life*, Edmonton, Alberta, 1982 — trop récent pour figurer dans la bibliographie), qui correspond, en gros, au chapitre 3 de ce volume.

Quelques lapsus ou inattentions à corriger dans une réimpression : le Pô remplace plusieurs fois le Tibre (p. 51, l. 11) ; Velleius Paterculus n'est pas mort centenaire et n'a pu voir l'adoption de Néron (p. 20 : il s'agit en réalité de Tibère. Cf. Suétone, *Tib.* 8,2-Velleius, 2, 94) ; le *Navigium Isidis* des *Métamorphoses* se situe à Cenchrées, non à Ostie (p. 28, 143, 219, 240 sq.) ; le Chronographe de 354 ; le séjour d'Augustin à Ostie en 387-388 (p. 259) s'explique par le fait que le *Portus* est à ce moment bloqué par la guerre civile (p. 30, où sont confondus livres et chapitres des *Confessions*) ; le poème de Rutilius allait au-delà de Luna : on a retrouvé quelques vers de la suite (p. 30) ; Paul n'a pas débarqué à Ostie (p. 253) mais à Puteoli (*Actes* 28, 14-15). Mais ce ne sont là que vétilles dans un livre dont l'information surabonde.

Yves-Marie Duval.

Angera romana. Scavi nella necropoli 1970-1979, collectif dirigé par Gemma Sena Chiesa (= *Archaeologica* 44) : Rome, G. Bretschneider, 1985, 2 volumes in-4°, xxiii et 613 pages, 143 planches hors-texte.

Angera, sur le Lac Majeur, est un site important et anciennement fouillé, dont la bibliographie est déjà impressionnante telle que la réunit p. 3-6

Maria Teresa GRASSI ; ce vaste ouvrage ne porte que sur une partie de la nécropole de Bocca dei Cavalli, et ne constitue qu'un début, puisque l'Università degli Studi de Milan et la Surintendance de Lombardie préparent une importante *landscape-analysis* sur tout le territoire et la publication des restes d'habitat des IIIe et IVe siècles : si le sujet est traité avec une abondance proportionnelle à son intérêt, voilà qui nous promet encore de forts volumes. Pour le moment, à part une très brève synthèse de Gemma SENA CHIESA (p. 7-24), nous ne trouvons ici qu'un gigantesque rapport de fouilles dont le nombre de tombes (environ 200) et d'objets (environ 550) ne justifie guère l'énormité ; il est vrai que des analyses typologiques très poussées occupent tout le second volume. Tout ce travail analytique aura surtout l'intérêt de présenter de manière très précise un bon nombre d'ensemble datés.

Richard ADAM.

Ivan RAININI, *Il santuario di Mefite in valle d'Ansanto* (= *Archaeologica*, 60) : Rome, G. Bretschneider, 1985, 1 vol. in-4°, XV et 139 pages, 51 planches hors-texte.

Un site raviné et victime des clandestins, des plans perdus (p. IX), une fouille que l'auteur reconnaît insuffisante (p. 118), voilà des circonstances qui auraient dû inciter celui-ci à publier plutôt un bref rapport qu'un lourd volume. Une découverte ancienne lui permet d'identifier un temple de Mephitis en pays hirpin, près de Rocca San Felice, alors que la fouille méthodique n'eût pas été probante à elle seule, faute en particulier de données épigraphiques (p. 118) ; en revanche, la stratigraphie obtenue et le mobilier céramique montrent que Rome a laissé vivre ce sanctuaire après la conquête définitive du secteur (209 avant J.-C.), et que la vie (et le culte probablement) y ont persévéré jusqu'au Haut-Empire, puis repris après une éclipse au IVe siècle après J.-C. Tout cela ne manque pas d'intérêt, surtout l'étude du mobilier menée avec toute l'érudition désirable, mais paraît quand même un peu faible pour mériter une monographie luxueuse et onéreuse.

Richard ADAM.

L. A. SCATOZZA HÖRICHT, *I vetri romani di Ercolano* : Rome, « L'Erma » di Bretschneider, s. d. [1986]. Un vol. in-4° de 119 pages, XL planches.

Cet ouvrage inaugure avec éclat la série des catalogues qu'entreprend de publier la surintendance archéologique de Pompéi. Consacré aux verres, ce premier volume rassemble tout le matériel de cette catégorie provenant des « nouvelles fouilles » faites à partir de 1927 par Amedeo MAIURI et constitue donc une première suite à la publication procurée par le fouilleur en 1958 sous le titre : *Ercolano, I nuovi scavi, I.*

Le *terminus ante quem* de 79 après J.-C. confère à ces verres, comme à tous les matériels provenant de ce site, une importance exceptionnelle. On ajoutera que, sur 256 objets ou fragments catalogués, 36 présentent la précieuse particularité de faire partie d'un lot homogène retrouvé lors de

la fouille dans son emballage d'étoffe et de paille, prêt à être livré ou, plus vraisemblablement, venant d'être livré, en provenance d'une officine, sans doute campanienne, sinon pompéienne, dont une marque sur des fonds de bouteilles fournit le nom : celui de P. Gessius Ampliatus. Dans toutes les collections de verres à ce jour publiées rien n'est ainsi plus précisément daté que cet ensemble qui comprend notamment plusieurs coupes à côtes (forme Isings 3) et une série de *simpula* (ou *trullae*) à décor de filaments appliqués en spirale (forme Lancel 27).

L'auteur a distingué 62 formes, classées selon des critères morphologiques simples, parmi lesquels le paramètre tiré de l' « ouverture » et de la « fermeture » du vase joue le rôle principal. En dehors même du lot attribuable à l'officine d'Ampliatus, plusieurs de ces formes semblent bien avoir été produites dans la région vésuvienne, d'où elles ont été exportées à Corinthe, à Chypre, en Italie du Nord et en Afrique.

Ce beau volume illustré avec beaucoup de soin et de précision, préfacé par M. B. Conticello, l'actif surintendant archéologique de Pompéi, fait honneur au Ministère italien des « biens culturels », que l'on voit mettre en œuvre une ambitieuse politique de publications archéologiques.

S. Lancel.

Hans G. Frenz, *Römische Grabreliefs in Mittel- und Süditalien* (*Archaeologica*, 37) : Rome, G. Bretschneider, 1985, viii + 193 pages in-8°, 64 planches hors texte.

Ce travail fait valoir et mieux connaître une catégorie de monuments trop négligés jusqu'à présent, malgré leur fréquence relative à Rome même au dernier siècle de la République et au début de l'époque impériale : les reliefs qui nous montrent les défunts soit isolément, soit rangés en famille et posant pour l'éternité dans des sortes d'armoires ou d'étagères, comme les niches dont parle Polybe (VI, 53). On s'est surtout intéressé aux exemplaires proprement romains de la série (P. Zanker et V. Kockel en font le corpus qui devrait dépasser la double centaine), voire à quelques stèles campaniennes. S. Chiesa a étudié les monuments de ce type qu'on trouve en Italie du Nord. Mais on en relève ailleurs dans la péninsule, et dont les variantes méritent d'être examinées en détail, dans leur contexte local. C'est ce qu'a voulu faire H. G. Frenz en traitant de l'Italie centrale et méridionale. Son livre développe les chapitres d'une dissertation (soutenue à Francfort en 1977) qui ne pouvait prendre en compte qu'une partie de cet énorme matériel.

Après une introduction générale où il discute la terminologie habituelle, l'appellation « *Kastenstein* » ne couvrant pas toute la diversité des tombeaux, et où il esquisse une classification typologique, l'auteur caractérise successivement les particularités propres aux monuments du centre-ouest (p. 9-18), de la Campanie (p. 19-31), du reste de l'Italie méridionale (p. 33-41 : notamment du Vallo di Diano et de Potenza, qui constituent un groupe homogène), de Bénévent, d'Avellino et du Samnium méridional (p. 43-55), du Samnium septentrional (p. 57-63), enfin du centre-est (p. 65-75). Suit un

catalogue de 159 exemplaires répertoriés dans cet ordre géographique (jusqu'au n° 155 inclus, les quatre derniers ayant été rajoutés *in extremis*).

L'illustration (riche et d'assez bonne qualité, compte tenu des difficultés inhérentes à l'emplacement des reliefs, difficiles à photographier) permet au lecteur de discerner au premier coup d'œil les singularités de style et de tempérament propres à tel ou tel secteur de l'Italie romaine. Tout à fait saisissante est la série bénéventine, qui n'est pas sans offrir une certaine parenté avec celle de Potenza. Certaines pièces de Campobasso et d'Isernia sont tout aussi révélatrices, sans parler du « primitivisme » qui caractérise telle tombe d'Ascoli Piceno. Pour l'utilisateur, il eût été plus commode de trouver sous chaque figure le numéro du catalogue. Celui-ci fournit des notices explicites et des datations (p. 155, nos 143/144 : ajouter un renvoi à la pl. 61, 1-3).

Les *indices* (références au *C. I. L.* et aux musées) faciliteront les recherches ultérieures. Une carte eût été la bienvenue. Une enquête sociologique pourrait être tentée. Il ne serait pas inopportun de vérifier si la présence, à Rome même, de tombes similaires à la fin du 1er siècle après J.-C. ne s'expliquerait pas en fonction de l'arrivée au sénat (sous Vespasien) d'une part importante de la bourgeoisie municipale italienne.

Robert TURCAN.

Joël LE GALL, *Alésia* (Guides archéologiques de la France) : Paris, Imprimerie nationale, 1985, 88 pages, 83 illustrations.

Nous devons à l'effort entrepris par M. Jack Lang pour populariser intelligemment l'archéologie nationale cette série de guides de petit format, qui portent sur les sites les plus notables : Lascaux, Pincevent, par exemple. Mais, tandis que le regretté A. LEROI-GOURHAN avait réalisé des chasseurs magdaléniens une présentation plutôt austère, illustrée de coupes stratigraphiques et de ces relevés de sols qui ne sont guère lisibles au profane, le professeur LE GALL a choisi de s'adresser franchement aux touristes ; la plus importante partie de ce petit livre consiste donc en un itinéraire autour de et dans Alise Sainte-Reine, sur le site gallo-romain et dans le musée ; photos aériennes de R. GOGUEY, relevés monumentaux de P. VARÈNE, vues des fouilles anciennes, illustration des mobiliers les plus spectaculaires, rendent très vivant cet exposé en même temps qu'ils constituent une documentation scientifique non négligeable, mais, pour des aperçus plus détaillés, il convient naturellement de se reporter à l'indispensable *Alésia, archéologie et histoire* du même auteur, réédité en 1980. Les sites médiévaux des environs (Flavigny, Fontenay, Semur) ne sont pas oubliés, mais n'offrent aucun intérêt pour l'histoire du siège qui constitue, ne l'oublions pas, le tiers du sous-titre.

Douze pages seulement (10-21) lui sont consacrées ; César est donc drastiquement résumé, et cela ne va pas sans approximations : après Gergovie, César « remonta vers le nord en rappelant à lui Labiénus... Leur jonction dut se faire quelque part entre Sens et Langres » : si contesté que soit l'itinéraire, et sans exiger que dans un guide si bref on fasse allusion à l'hypothèse de MAISSIAT selon qui César s'était dans un premier temps enfui en

remontant la Loire, bien décidé à abandonner Labiénus et ses quatre légions, avant de remonter *refectis uiribus*, l'axe Saône-Seine, on attendrait plus de précisions sur la région du rendez-vous qui se situe entre Tonnerre et Châtillon-sur-Seine, d'autant que les cars de touristes qui viennent de la région parisienne suivent en partie les itinéraires possibles des deux Romains. De même, p. 11, relevons un raisonnement tautologique sur la localisation d'Alésia : « ...Nous ignorons où eut lieu cette bataille de cavalerie qui sert de prologue, mais ce n'était pas très loin d'Alésia car César arriva devant cette place dès le lendemain. En la voyant, il comprit qu'elle ne pourrait être enlevée de vive force en raison de ses défenses naturelles : le Mont Auxois domine d'environ 150 mètres l'Oze et l'Ozerain... » ; César, qu'on résume ici, n'a pas écrit qu'il s'était heurté au Mont Auxois ! Ce raccourci permet de négliger assez cavalièrement les arguments de ceux qui voudraient placer Alésia en pays séquane (p. 18), et tout particulièrement à Chaux-des-Crotenay (à ne pas confondre avec Syam, qui est dans la plaine où ces auteurs situent le combat de cavalerie) ; nous insisterons quelque peu sur ce site jurassien parce que ses tenants, raisonnant pour une fois avec une certaine cohérence, ont montré que, que pour défendre tout site séquane, il faut falsifier le texte de César (surtout VII, 66.2 que cite M. Le Gall après bien d'autres : *cum in Sequanos iter faceret* exclut qu'il soit *in Sequanis* pour la bataille de cavalerie) et imaginer gratuitement une tenaille qui aurait conduit César à un piège tendu au sud de Champagnole, sur la route de Genève, négliger vingt itinéraires de repli vers la Province, traiter l'adverbe *facilius* comme un adjectif et *ferri* comme un actif, et nombre d'autres déformations suggérées par l'esprit de système au mépris de toute lecture objective du texte (voir sur ce sujet notre article *A propos d'une nouvelle Alésia comtoise*, dans *R. A. E.*, 35, 1984, p. 261-275).

Il n'empêche que puisqu'Alise n'est qu'une Alésia sûre à 99 %, on devrait l'appeler par son nom moderne. Récemment, les tenants de Chaux-des-Crotenay ont trouvé un subterfuge pour se débarrasser du témoignage archéologique massif d'Alise et des mots In Alisea sur la dédicace à Ucuetis (p. 70) ; cette solution nous a été communiquée par l'Abbé G. Villette : Alise, qui s'appelait Alésia *aussi*, aurait servi après la guerre de monument commémoratif de la *grande* Alésia, celle de la bataille ; on y aurait donc creusé des fossés, bâti de pseudo-camps, enterré des armes et des échantillons monétaires de nature à représenter *symboliquement* la bataille de 52. Ce sophisme prouve au moins que les Séquanes, contrairement à Vercingétorix, se refusent à déposer leurs armes à l'issue d'un combat perdu.

Richard Adam.

Élisabeth Rabeisen, Hugues Vertet, *Les figurines gallo-romaines en terre cuite d'Alésia*, contributions de Micheline Jeanlin et Christian Lahanier (Université de Bourgogne, Centre de Recherches sur les Techniques gréco-romaines 11) : Dijon, 1986, 1 vol. in-4°, 212 pages, 39 planches.

Sur une production de série à l'affligeante banalité, les auteurs — E. Rabeisen appartient à l'équipe du professeur Le Gall et H. Vertet est spécia-

liste des céramiques de Gaule centrale — réalisent, bien au-delà du catalogue de plus de trois cents fragments souvent réduits et parfois imprécisément situés dans la ville romaine, une étude à la fois pointue, qui intègre notamment les données du laboratoire, et pédagogique, grâce notamment aux intertitres de la contribution d'H. VERTET qui confèrent à l'introduction, (p. 9-44) une bonne lisibilité. Y sont notamment évoqués les conséquences du goût gaulois pour les bonnes copies de préférence aux thèmes originaux, et en particulier la technique du surmoulage qui permet à l'archéologue d'identifier un type à partir d'un petit fragment ; les problèmes de provenance et d'ateliers, rendus complexes par la circulation des moules et même des signatures (Autun et l'atelier de Pistillus jouent un rôle encore mal défini dans l'approvisionnement d'Alise) ; le rôle des acheteurs, donc d'une religion populaire, dans le choix des sujets, et les conséquences de cette situation dans le choix des personnages divins privilégiés, nettement différent dans la statuaire d'argile et dans les œuvres de pierre et de bronze. Bien que le style d'H. VERTET manque parfois de clarté (p. ex. p. 42, lignes 1-8), le sujet bien dominé, la connaissance du contexte économique et culturel, l'illustration suffisante sans surabondance, rendent cet ouvrage précieux et éclairant.

Richard ADAM.

Fanette LAUBENHEIMER, *La production des amphores en Gaule narbonnaise*, *Annales littéraires de l'Université de Besançon*, vol. 327 (= Centre de recherches d'histoire ancienne, vol. 66) : Université de Besançon et Belles-Lettres, Paris, 1985, 466 pages in-4°, 202 figures et 29 tableaux dans le texte.

A l'image d'un travail d'un bout à l'autre parfaitement propre, exempt de toute coquille et rédigé dans un français précis et impeccable, l'auteur commence par faire le ménage dans la bibliographie ancienne et récente (ch. II, p. 29-62) ; il y apparaît que si DRESSEL avait eu, en 1879 sur le Testaccio, l'intuition d'une production gauloise d'amphores, lui et ses successeurs, HIRSCHFELD, PÉLICHET et bien d'autres, partant des marques épigraphiques et des lieux d'arrivée des récipients, avaient commis des attributions infondées ; trois générations d'archéologues ont donc ajouté foi à une typologie en partie erronée, et il a fallu attendre (c'est une surprise pour un fouilleur non méditerranéen qui a toujours considéré comme acquise la production d'amphores en Gaule intérieure, à Melun par exemple, pour y avoir travaillé sur des fours) la toute dernière décennie pour que, sous l'influence déterminante de l'auteur, s'inversât la problématique. On partira donc de la production et non plus de la consommation, avec la description des trente-trois ateliers connus en Narbonnaise au sens strict, qui font l'objet du ch. II (p. 71-229) ; notons que si les ateliers occupent dans ce chapitre l'essentiel du volume, F. LAUBENHEIMER n'a pas négligé l'apport des textes et des monuments figurés qui peuvent faire connaître indirectement les amphores gauloises, avec un souci de pluridisciplinarité qu'on ne rencontre guère chez certains archéologues du C. N. R. S. qui méprisent volontiers les études classiques ; mais venons-en aux ateliers en eux-mêmes : il est rare qu'ils

soient intégralement étudiés (leur surface atteint facilement deux hectares, et ils produisent d'autres sortes de poterie), mais la prospection magnétique et électrique, avec l'enregistrement en coordonnées des découvertes de surface, donne souvent une idée assez précise à défaut de fouilles extensives ; il n'était peut-être pas nécessaire de joindre toujours, comme dans les rapports administratifs, à la fois la carte d'état-major et le cadastre, et un ordre plus conforme à la géographie physique que l'alphabétique par départements eût sans doute été préférable ; mais un aperçu synthétique (p. 209-222) réunit utilement les données communes, notamment géologiques, qui justifient à la fois la nécessité d'un atelier (culture de la vigne et/ou de l'olivier, pêche) et la possibilité de le créer (présence d'eau et d'argile, voies circulables et navigables).

Nous revenons à la typologie avec le chapitre III, où sont étudiées les huit formes à fond plat et les trois à fond pointu représentées dans les ateliers de Narbonnaise (p. 231-347) ; mais l'étude menée ici, contrairement à celles de DRESSEL et consorts qui étaient plutôt des échantillonnages, est statistique et repose sur nombre d'histogrammes et dendrogrammes concernant le détail des dimensions ; qui plus est, la validité de la démarche (quelle influence ont l'habileté des potiers, les conditions de séchage et de cuisson, la qualité de l'argile, sur les dimensions, la forme et le poids d'un objet qui doit être calibré?) a été éprouvée par l'analyse de productions contemporaines, en l'occurrence celles de deux potiers d'amphores d'Alcora, et ceci non pas pour sacrifier à la mode de l'ethnoarchéologie, mais par souci de scientificité (p. 236-241). Le ch. IV (p. 347-381), consacré à la répartition géographique des amphores selon les sites de production et d'exportation, à partir d'analyses chimiques, est moins enrichissant, sans doute à cause du nombre réduit des analyses ; toutefois, trois groupes de pâtes apparaissent nettement, en même temps, déjà (sur l'échantillon de Trèves), que la longue durée d'utilisation des formes gauloises, et tout particulièrement de la G. 4. Celle-ci, dans le ch. V consacré à la chronologie (p. 383-395), apparaît plus nettement articulée, comme il est naturel, pour les formes d'utilisation restreinte que pour la G. 4 qui vit à peu près quatre siècles ; il ne fait guère de doute qu'il serait profitable de revoir des ensembles clos comme les couches d'incendie des postes du *limes* d'Hadrien et de celui d'Antonin en Angleterre, dont STANFIELD et SIMPSON ont tiré tant d'enseignements sur la sigillée de Gaule centrale ; mais l'amphore est un matériel moins soumis aux modes, et l'intérêt serait en l'occurrence relatif : il serait sans doute parfaitement illusoire de tirer parti d'une hauteur de lèvre ou du rayon d'un bourrelet pour établir une chronologie fine dans le cas présent, alors que la chose s'est avérée impossible pour des céramiques fines de production localisée, comme le montre le travail d'ANDERSON sur les ovoïdes sablés ou estampés de tradition augustéenne (parution de la *Revue archéologique SITES*, 1985) ; F. LAUBENHEIMER est sans doute ici d'une prudence plus qu'extrême, mais elle a le mérite d'éviter à ses lecteurs le traquenard de chronologies artificiellement affinées, dans lequel on tombait communément avec DRESSEL ou DRAGENDORFF, pour ne pas parler de typologistes systématiques comme E. ETTLINGER sur les fibules romaines.

Nous retrouvons enfin, avec les marques dûment rattachées aux types, les divers contenus des amphores et leur signification économique ; Pline, Plutarque, les règlements impériaux, aident maintenant à voir plus clair dans le commerce dont la production d'amphores constitue une superstructure : le type G. 4 est lié à l'exportation de vin, éventuellement miellé ou poissé, parfois abusivement rattaché aux grands crus campaniens. L'exportation d'huile et de sauces de poisson reste, en revanche, purement hypothétique pour la Narbonnaise. L'auteur ne propose ici que des conclusions prudentes, ce dont on lui saura gré : il fallait avant tout déblayer le terrain pour permettre des études ponctuelles qui ne sauraient tarder.

Richard ADAM.

RAS 1982. Résumés d'archéologie suisse. Époque romaine : Publications de l'Université de Lausanne, 1983, 88 pages ; *RAS, 1983* : *ibid.*, 1984, 109 pages.

Depuis la première parution commentée ici même, tome 61, 1983, p. 455 sq., les *RAS*, sans changer de principe, ont pris de l'ampleur et se présentent de plus en plus comme un répertoire signalétique de l'archéologie suisse pour la période romaine et, maintenant, les époques immédiatement antérieure et postérieure. Les résumés d'articles importants se sont étoffés, la liste des revues locales s'est enrichie, les indices se sont multipliés, rendant ce travail plus encore que précédemment utile et digne des louanges que nous lui avions adressées. Deux regrets, toujours les mêmes : qu'il n'existe pas encore de *RAS* pour la Préhistoire et le Moyen Age, et que la France (sauf de rares régions privilégiées) ne dispose pas de *RAF* pour rendre les mêmes éminents services aux chercheurs comme aux amateurs.

Richard ADAM.

J. M. BLAZQUEZ, M. A. MEZQUIRIZ (avec la collaboration de M. L. NEIRA et M. NIETO), *Corpus de mosaicos de España*, fasc. VII, *Mosaicos romanos de Navarra* : Madrid, 1985, 111 pages, 62 planches dont 12 en couleurs, 31 figures au trait.

Avec une belle régularité, nos collègues espagnols sous la direction de J. M. BLAZQUEZ, poursuivent la publication du Corpus des mosaïques de la Péninsule. Ce septième fascicule est consacré aux pavements peu nombreux, mais importants, de la Navarre. La qualité de l'illustration est nettement supérieure à celle des précédents volumes, mais, sur le plan de la forme, on peut juger malaisée la consultation des planches de photographies qui sont séparées des dessins au trait. On comprend que les planches en couleurs — pour des raisons de « cahiers » propres à l'imprimeur — soient placées *in fine*, mais ne serait-il pas plus parlant d'avoir le cliché en noir et blanc et son interprétation graphique (ou sa restitution) sur une même page ou, au moins, en regard? Les notices sont extrêmement riches et chaque schéma de composition fait l'objet d'un relevé de toutes les occurrences de la même grille dans

la mosaïque antique. Si l'on doit se réjouir de trouver commodément réunies ces listes de comparaisons, leur accumulation nuit parfois à la clarté de l'argumentation stylistique. Peut-être en mettant davantage l'accent sur un corpus d'exemples plus limité (à l'Espagne et à l'Aquitaine) arriverait-on à mieux convaincre du bien-fondé de certaines datations, qui en remplacent d'autres plus traditionnelles. Ainsi, la fameuse mosaïque des Muses d'Arrōniz que K. Dunbabin mettrait à l'extrême fin du IVe siècle (cf. p. 83) est-elle placée par J. M. Blazquez entre les années 310-330 (cf. p. 22), sans que les raisons d'adopter cette date plus haute soient bien claires. La nouveauté introduite dans la collection est l'appendice final dû à deux éminents pétrographes, F. Mingarro et Mme M. C. Lopez de Azcona. Nous avons, grâce à leur étude, une analyse systématique des matériaux lithiques employés dans chaque pavement avec une planche de macro-photographies importante. Leurs résultats confirment la chronologie relative proposée par l'historien de l'art, même si on ne peut attendre de conclusions d'ensemble d'un travail encore très partiel. Il serait souhaitable que tous les corpus de mosaïques romaines fassent de la même façon appel aux pétrographes pour compléter par ces analyses tecnhiques fines les descriptions des archéologues et des historiens. L'ouvrage se termine par une synthèse très dense sur la culture et les mentalités des grands propriétaires latifundiaires du Bas-Empire ; l'influence de l'iconographie sassanide, qui avait été parfois évoquée (par exemple pour la mosaïque de Ramalete) est écartée et c'est vers l'Afrique tardive qu'il faut se tourner pour trouver à ces pavements de Navarre des modèles ou des similitudes parfois si frappantes qu'on peut songer à des équipes itinérantes.

Henri Lavagne.

Luca Bianchi, *Le stele funerarie della Dacia. Un'espressione di arte romana periferica* (= *Archaeologica* 45) : Rome, G. Bretschneider, 1985, VII et 315 pages, 52 planches.

A la suite d'une *tesi di laurea* déjà ancienne et de publications récentes des archéologues roumains, l'auteur entreprend une réflexion critique sur cet art des stèles daces qui présente des aspects très particuliers : immobilisme artistique (« arte sostanzialmente statica », p. 18), disparition totale de l'iconographie indigène au profit de divinités purement romaines comme Sylvain, Liber, Libera, jeu d'influences ethniques très variées à cause de la population coloniale militaire imposée par Rome, le courant artistique nord-italien importé par l'intermédiaire d'Aquiléia ayant été, selon elle, surévalué. Figé, donc, l'art dace est à l'opposé de l'art gallo-romain dans ce domaine, vivant et inventif. Mais l'objectif principal de l'auteur est typologique : et, « a rischio di riuscire prolissi » (p. VII), elle ajoute une typologie personnelle à celles de Florescu et Marinescu qui présentent le défaut d'être démarquées de provinces artistiques étrangères, Pannonie ou Norique. Sans entrer dans le détail, nous donnerons acte à l'auteur qu'elle n'est pas trop « prolixe » compte tenu de la complexité de son sujet et de la finesse de son analyse, qui porte d'abord sur l'organisation du champ de la stèle

(p. 29-81), puis sur l'iconographie (p. 83-157), enfin sur l'identification des centres de production (p. 165-247). Notre avis en la matière est celui d'un profane, mais il nous semble que la rigueur de l'analyse et la richesse de la documentation apportent des éléments décisifs à l'étude des arts provinciaux en général.

Richard ADAM.

Pierre GROS, *Byrsa III. Mission archéologique française à Carthage. Rapport sur les campagnes de fouilles de 1977 à 1980 : la basilique orientale et ses abords.* Avec une étude céramologique de Marie-France GIACOBBI-LÉQUEMENT, et la collaboration de Gérard ROBINE (relevés et restitutions d'architecture) et de Philippe DE CARBONNIÈRES (relevés de détails, dessins d'objets) : Rome (Collection de l'École Française de Rome, n° 41), 1985, 220 p., 188 fig.

Après *Byrsa II*, qui était consacré aux niveaux d'occupation puniques sur la pente sud-est de la colline de Byrsa, le volume suivant publié par la Mission archéologique française à Carthage porte sur les vestiges romains d'un autre secteur, celui de la partie orientale de l'esplanade de Byrsa (ex-colline de Saint-Louis). Ceux qui connaissent le « jardin » du Musée de Carthage auront tout de suite une idée des difficultés archéologiques qu'il y avait à affronter dans cette zone, où avaient été dégagées dès 1860 les fameuses « absides » de BEULÉ, considérées alors comme appartenant au palais du proconsul : sans revenir sur les méthodes de fouilles utilisées à cette époque, ce sont surtout les constructions modernes (depuis la Chapelle de Saint-Louis jusqu'aux travaux de l'architecte Zehrfuss en 1950) qui avaient singulièrement oblitéré la « lecture » du terrain (« une entreprise de rationalisation de l'espace, qui bloque un paysage, et interdit d'en comprendre les stratifications successives » (p. 22). Il fallait donc, pour intégrer les vestiges encore en place dans une structure d'ensemble, « formuler des hypothèses », que devaient confirmer certains sondages, là où ils se révélaient encore possibles : et c'est l'hypothèse d'une basilique judiciaire à trois nefs, s'appuyant sur des substructions cellulaires, qui s'avère en fait la seule cohérente et acceptable pour les vestiges de la cote 56. Les fameuses « absides » de BEULÉ ont d'abord un rôle tectonique : elles permettaient de rattraper la dénivellation et l'extension de la terrasse supérieure, et elles ont sans doute d'ailleurs remplacé d'autres soutènements, en réticulé, d'époque augustéenne (on retrouve le même phénomène le long du *cardo maximus*). Il est possible que l' « abside » centrale, soigneusement construite, ait de plus joué le rôle d'une bibliothèque.

Puisqu'on peut admettre, techniquement et économiquement, une couverture pour ce qui devient alors la nef centrale (avec une portée moyenne de 21^m86 entre axes) — c'était la principale objection que l'on pouvait faire à l'hypothèse d'une basilique — on découvre alors avec l'auteur un édifice aux dimensions considérables : 43^m36 de largeur totale interne pour une longueur totale interne de 83^m28, une surface couverte de plus de 3600 m^2, en fait la plus vaste salle d'un seul tenant qui ait jamais été construite dans l'Afrique

romaine (et cela au troisième quart du IIe siècle de notre ère). Mais on n'oubliera pas qu'à l'époque antonine, Carthage est désormais la seconde ville de l'Empire ; cette basilique a sans doute été réalisée dans le cadre du même programme édilitaire que les Thermes d'Antonin : il fallait alors rénover la cité après l'incendie qui avait ravagé le Forum au milieu du siècle. C'est que cette esplanade de Byrsa, la *platea nova* de Victor de Vita, située *in media civitate*, était en fait le véritable forum de la ville : tout ici nous rappelle les grands *fora* impériaux et d'abord celui de Trajan ; la basilique de Byrsa est « à ce jour le jalon typologique le plus explicite que nous possédions, entre la *Basilica Ulpia* du Forum de Trajan à Rome et celle du forum sévérien de Lepcis Magna » (p. 111-112).

Il n'est pas possible de s'attarder ici sur les différents éléments de l'élévation (ordre intérieur à deux niveaux), ni sur les marbres employés (l'alliance des marbres du Proconnèse et du Pentélique n'est pas sans fournir un précieux indice chronologique), ni sur les remaniements et destructions qui scandent l'histoire du monument du IVe au VIe siècle : la basilique devient un champ de décombres au Ve siècle (le « vandalisme » !) et, au début de l'époque byzantine, est transformée en un massif complexe fortifié à deux absides — mais il ne peut s'agir d'une nouvelle basilique chrétienne. Cependant, on s'en voudrait de ne pas signaler la richesse des conclusions historiques (dont P. Gros nous avait déjà donné un aperçu dans les *C. R. A. I.*, 1982, p. 636-658) : les lecteurs de la *R. É. L.* seront sans doute très intéressés en particulier par le commentaire qui est fourni, après d'autres tentatives (A. Audollent par exemple), pour l'aventure d'Alypius (Saint Augustin, *Confessions*, VI, 14) ; le *tribunal* devant lequel se promenait le jeune homme au moment où il fut arrêté comme voleur doit être précisément cette basilique de Byrsa qui répond aux détails topographiques que nous livre saint Augustin ; les « absides » de Beulé devaient être alors occupées par des *argentarii*. Comme on le voit, c'est une restitution non seulement savante, mais aussi vivante et illustrée, que nous propose P. Gros pour ce centre monumental de la capitale africaine, pour cet « espace de représentation » que développèrent souvent au IIe siècle les cités de province.

Jean-Paul Thuillier.

Marcel Le Glay, *Villes, temples et sanctuaires de l'Orient romain* : Paris, S. É. D. É. S., 1986, 330 pages, 87 figures.

Ce livre est la publication d'un cours professé par son auteur à l'intention des candidats à l'agrégation. Il jette un pont entre archéologie et histoire et présente une synthèse précieuse sur l'histoire du « phénomène urbain » dans les provinces orientales de l'Empire romain, à l'exception de l'Arabie, de l'Égypte et de la Cyrénaïque. Nous trouvons donc ici un exposé relatif aux villes d'Achaïe et de Macédoine, à celles de l'Anatolie, enfin de la Syrie. Il apparaît très vite que les villes de ces régions, à l'époque romaine, ne font que continuer celles des temps antérieurs, mais l'auteur s'est attaché à montrer les modifications apportées par Rome, notamment dans les théâtres, où l'on constate que les modèles grecs ont été recouverts par le théâtre romain,

avec sa *frons scaenae* et sa *cauea* rectiligne. Les lieux de spectacles paraissent avoir été tout particulièrement développés et multipliés ; un exemple caractéristique nous paraît être l'ensemble formé par le théâtre et le stade d'Aizanoi, en Phrygie. Ici, l'influence d'Hadrien est reconnaissable. On notera aussi la multiplication des *agorai*, dans ces pays où les cités jouissent d'une grande autonomie, même si le pouvoir impérial fait sentir son autorité et contrôle l'administration (surtout financière) des magistrats locaux.

Mais les édifices le plus souvent étudiés dans ce livre sont les sanctuaires, leur nombre, l'importance qui leur est accordée dépassent de beaucoup ce que l'on nous dit des édifices civils. Cela vient, d'abord, de l'état de nos connaissances, les temples ayant fait l'objet de recherches plus nombreuses, mais cela résulte aussi du fait que le temple est le centre de la cité, spirituel et aussi politique, dans la mesure où les institutions civiles sont très souvent liées au sanctuaire et où la divinité symbolise la ville qu'elle protège. Cela, le monnayage le montre, les textes nous l'enseignent. Mais les Modernes sont assez souvent enclins à minimiser le phénomène religieux au profit de l'économie ou du politique, oubliant que les cités semblent bien être issues souvent des sanctuaires, et que la piété (ou la crainte, la *religio*) fut l'un des liens principaux qui unissaient les hommes. On n'oubliera pas qu'en Étrurie la ville s'étend sur l'espace que le dieu embrasse de son regard.

Les limites de la collection où prend place cet ouvrage ont empêché l'auteur de donner à son sujet tous les développements qu'il eût souhaités. Mais quelques notes bibliographiques seront riches d'enseignements ; les illustrations, indispensables, ont été empruntées à divers ouvrages sans que les légendes aient été toujours adaptées ou même reproduites. Mais il n'empêche qu'elles remplissent fort bien leur rôle d'aide-mémoire.

Pierre GRIMAL.

Aufstieg und Niedergang der römischen Welt, II, Principat, Bd. 12,3. *Künste (Fortsetzung)*, hrsg. von Hildegard TEMPORINI : Berlin/New York, De Gruyter, 1985, 741 pages, illustrations.

Ce troisième volume consacré aux arts réunit quinze contributions traitant des « arts mineurs » (*Kleinkunst*) : les gemmes (p. 3 sqq., par G. SENA CHIESA et G. FACCHINI), les camées (p. 32 sqq., par H. MOEBIUS), les monnaies (en tant qu'œuvres d'art, p. 89 sqq., par G. G. BELLONI), l'orfèvrerie (p. 117 sqq., par B. DEPPERT-LIPSCHITZ), les petits bronzes (p. 127 sqq., par H. MENZEL), l'outillage, d'époque impériale romaine (p. 170 sqq., par W. GAITZSCH), les artisans romains (p. 205 sqq., par G. ZIMMER), l'*instrumentum* (métal et verre) en Germanie Libre (p. 229 sqq., par J. KUNOW). En ce qui concerne les arts et les techniques (p. 281 sqq.) : l'armement des Germains (p. 281 sqq., par K. RADDATZ), le vêtement en *Britannia*, dans les Gaules et en Germanie Inférieure (p. 362 sqq., par J. P. WILD), vêtements et pratiques funéraires en Germanie et en Belgique (p. 423 sqq., par A. BÖHME), le costume des Alamans (p. 456 sqq., par R. KOCH), des Noriques et des Pannoniens (p. 546 sqq., par J. GARBSCH), l'origine orientale des manteaux et des capes (p. 578 sqq., par E. R. KNAUER).

Relevons que l'étude consacrée aux gemmes romaines est souvent peu accessible à cause de l'utilisation très condensée qu'elle fait de la bibliographie antérieure supposée entièrement connue ; tel ne peut pas être le vrai but de cette gigantesque collection qui devrait d'abord dresser des bilans, ensuite les compléter et les enrichir. — Le travail de Moebius sur les camées correspond mieux à cette finalité ; essai de typologie aux p. 41 sqq. — Nul n'est plus qualifié que Heinz Menzel (éditeur des bronzes dans les collections allemandes) pour faire l'état de la question sur cette catégorie d'œuvres d'art : bilan des recherches anciennes (Montfaucon, Caylus, Babelon, Schumacher, Reinach), catalogues du XX^e^ siècle (Neugebauer, Sieveking, Curtius, Faider-Feytmans, Richter, Simonett), expositions (Menzel, Thomas, Radnoti, Hornbostel), colloques (cf. notes p. 139), synthèses (locales et régionales : Bavai, Besançon, Lons-le-Saunier, Langres, Autun, Vienne, Bonn, Madrid ; nationales : Maroc, Algérie, Tunisie, Égypte, Syrie, Grèce, Balkans, Italie, Europe occidentale, etc.). On regrettera qu'il n'y ait pas de bibliographie systématique ; les renvois en notes contraignent à la gymnastique fastidieuse des a.a.O. — Les travaux de Wolfgang Gaitzsch (sur les outils en fer, en 1980) et M. Pietsch (concernant la Saalburg, le Feldberg et le *castellum* du Zugmantel ; cf. maintenant : *Saalburg Jahrbuch* 39, 1983, p. 5-132), après ceux des Jacobi et Gummerus, nous ont valu une documentation abondante sur l'ergologie fondamentale de l'artisanat d'époque romaine. Bon *sylloge* bibliographique aux p. 196 sqq. — Gerhard Zimmer essaie de décrire les artisans et les commerçants vus par la sculpture votive et funéraire. L'intention est sociographique : il s'agit d'étudier la *Selbstdarstellung* d'un groupe social essentiel à la vie du peuple romain. O. Jahn (1861), Fr. Drexel (1920), plus récemment M^me^ Calabi Limentani (1958) ont montré la voie à suivre... et les pièges dont elle est partout semée. Dans nos régions, le relatif échec des études de Jean Krier (sur les Trévires « en dehors de leur cité ») et de Margot Baltzer (sur les figurations de la « vie quotidienne » sur les monuments funéraires trévires ; 30 lignes de synthèse pour un catalogue — incomplet — de 90 pages suivi de 133 illustrations) a montré que c'est une chose de donner à un jeune chercheur un catalogue à faire, autre chose d'en tirer la substance d'une « thèse » au plein sens du mot. La remarque vaut pleinement pour ce travail dont le *sampling* est tout à fait insuffisant. — Kunow essaie de tirer de la masse documentaire disponible des renseignements quant aux structures du commerce transrhénan ; intéressant chapitre (p. 258 sqq.) sur la sériation des provenances. — Les travaux de Raddatz sur l'armement des Germains (à compléter utilement par G. Waurick, in *JbRGZM*, 30, 1983, 265 sqq. pour la partie « adverse »), de J. P. Wild sur le costume dans nos régions (les reliefs de Neumagen, Ménimané à Mayence, les Nehalenniae zélandaises, le *cucullatus* de Trèves figurent parmi les éléments décisifs du dossier), d'Astrid Böhme sur le costume dans les représentations funéraires (Blussus et Ménimané sont, une fois de plus à l'honneur, figurés, il est vrai, d'après les vilains plâtres du Zentralmuseum ; le chapitre IV est excessivement sommaire ; p. 437, dans la légende de la fig. 11, lire : *Lellig* ; la datation de Nospelt-Kréckelbierg a

été mise en question ; la typologie basée sur la présence en nombre constant d'un type de fibules me paraît audacieuse), de Koch sur les Alamans, font l'intérêt principal de ce volume.

Charles-Marie Ternes.

Rivista di Archeologia, anno IX : Rome, G. Bretschneider, 1985, 76 pages in-4°, 18 planches hors-texte.

Nous avons parlé de fourre-tout à propos du n° VIII (*R. É. L.*, 62, 1984, p. 553 sq.) ; le VIII ne nous est pas parvenu, et le IX accentue notre impression ; de plus, quelques articles peuvent paraître un peu réchauffés. Dans l'ordre de présentation, nous trouvons d'abord les considérations de l'astronome G. Romano sur des structures en principe protohistoriques (en fait non datées) de Montebelluna, puis sur les églises de Trévise ; A. Riedel analyse très techniquement la faune d'un établissement du Bronze au Tyrol, sans assez développer le contexte ; chez G. Castellana, c'est par la torture qu'une statuette archaïque d'Himère se voit rapprocher de l'art minoen, et le serpent qui, dans sa coiffure, permet de la considérer comme une Athéna Promachos, n'est pas évident ; A. Gianni et A. Guidi dissertent sur l'application de la *Site-catchment analysis* au Latium protohistorique sans parler du Latium autrement que par allusions ; le modèle de Pan en argile qu'analyse E. Künzl, censé provenir de Mayence, nous paraît bien postérieur à la datation proposée ; M.-E. Tamburini-Müller mérite une meilleure mention, car elle a reconstitué et attribué à son origine romaine un relief mithriaque partagé entre Munich et Copenhague ; R. Polacco et M. Vecchi s'occupent de la cathédrale de Torcello, cette dernière pour une polémique assez stérile ; enfin, dans la rubrique jadis intéressante « Tecnologia nell'antichità », trois auteurs présentent des méthodes informatiques déjà rebattues, et l'on se demande ce que vient y faire un codicille du professeur Mertens aux excellentes publications sur Ordona. En un mot, l'éclectisme d'origine est devenu inorganicité, le cadre vénète des premiers numéros est oublié, et les typographes ne contribuent pas à simplifier l'accès à cette tour de Babel en multipliant les erreurs sur les textes en français et en allemand.

Richard Adam.

Épigraphie et numismatique.

André Chastagnol, Marcel Le Glay, Patrick Le Roux, *L'Année épigraphique*, année 1983 : Paris, Presses Universitaires de France, s. d. (1986), 1 vol. in-8°, 354 pages.

Comme de coutume, ce volume, qui recense toutes les découvertes épigraphiques et les études importantes concernant des inscriptions ou des groupes d'inscriptions connues antérieurement, commence par des indications bibliographiques sur des apports de l'épigraphie à l'histoire générale, surtout de l'Empire. Notons ce qui concerne les *collegia*, les *apparitores* (un